Juliette Bructer

Je suis née le 14 juillet 1937 sur le territoire de Roussel au Lamentin en Guadeloupe. Mes parents étaient mariés puis divorcés. Je n'ai jamais été à l'école. Ma maman a subi beaucoup de maladies et a eu beaucoup de mal pour nous élever. Nous étions 7 enfants, c'était sa seule richesse.

Étiez-vous l'aînée ?

Non, je n'ai jamais connu les aînés. Ils sont morts. L'aîné s'appelait Théodore, il est décédé à 7 ans d'une imprudence [1] : il a mangé de la salade de concombre et du riz froid ! Les autres s'appelaient Lucienne, Gisèle et Joseph. Ils sont tous morts très jeunes, par accident.

À quel âge avez-vous commencé à travailler ?

À 13 ans, j'ai beaucoup cherché du travail et j'ai commencé à faire femme de ménage chez madame Bruelle. Après je suis allée travailler sur le domaine de Barbotteau dit Simonet, pour attacher la canne à sucre [2]. J'y suis restée 18 mois. Ensuite, je suis venue à l'INRA chercher du travail.

N'avez-vous pas été à l'école quelque temps ?

Non, jamais.

Et pourquoi avez-vous choisi l'INRA ?

Eh bien, c'est parce que vous n'avez besoin ni de lire ni d'écrire, ni d'avoir le permis de conduire. Il n'y avait pas besoin d'avoir de diplôme pour entrer là. Je cherchais du travail et on m'a embauchée. C'était pour attacher des cannes à sucre. J'avais besoin d'argent pour élever mes trois enfants, puisque j'avais déjà trois enfants. Alors on m'a embauchée à l'âge de 18 ans, en 1955. J'ai travaillé 47 ans au total.

Vous êtes-vous mariée jeune ?

Non, je n'ai jamais été mariée.

Lorsque vous êtes arrivée en 1955 au centre INRA Antilles-Guyane, saviez-vous ce qu'était la recherche agronomique ?

Non, je ne savais pas. Je connaissais le nom du domaine de Duclos, mais je ne connaissais par l'INRA.

Qui vous a embauchée à l'INRA ?

Eh bien, c'est monsieur Henri Stehlé. Il était chef. Et les deux sous-chefs en même temps c'était Jean Sabine et Arsène Poitout.

Quelles impressions gardez-vous d'Henri Stehlé ?

Je peux dire que c'était un type bien. Il était gentil. Il disait : *N'oubliez pas, vous allez faire ça, il faut obéir...* Et comme j'aime ça, j'aime obéir, donc ça a marché. C'était un homme bon.

En accord avec le témoin, il a été choisi de garder un style écrit qui reflète son expression orale très imagée, en conservant la tournure des phrases accompagnées de gestes et d'expressions en créole.
"Il arrive aussi que dans la collecte de la mémoire des personnes, la personne devienne plus importante que la mémoire, l'oralité plus précieuse que le texte. Qu'y a-t-il derrière les mots recueillis, les vies entendues ? D'autres mots, d'autres vies... que l'historien désormais doit reconnaître et voir".
Dominique Aron-Schnapper, *revue française de sociologie* 1978, XIX, 261-275.



Photo : ©INRA - Gérard Hostache

Mi bel zinyam en mwen.

Quelle a été votre découverte du domaine INRA ?

Au commencement, j'ai attaché rien que de la canne qui était cultivée à l'INRA, au domaine de Duclos. Après j'ai travaillé sur le pois d'Angole [3], le tabac, la pomme de terre, la madère [4, 5] et puis des herbes qui s'appellent Pangola [6], pour les animaux. On me faisait arracher deux charrettes en une journée.

Quel outil utilisiez-vous ?

Une houe. Pas de bêche, une houe. Parce que les bêches sont un peu trop lourdes pour les femmes. On fait comme si on est en train de sarcler. Après, j'ai travaillé avec Jean Sabine sur *Stylosanthes*.

Ce travail n'était-il pas trop dur physiquement pour vous ?

Non, ce n'était pas trop dur. Ça m'a fait du bien parce que j'ai découvert beaucoup de choses. J'ai appris à faire le sevrage de plantes. Je ne sais pas si vous connaissez ce que ça veut dire. Je vais vous expliquer le sevrage : par exemple si vous avez un seul plant de l'igname, et vous avez besoin d'avoir deux ou trois plants, alors vous prenez la plante, vous pliez une tige et vous la mettez à pousser dans la terre. Quand la tige de l'igname plantée atteint 80 cm, vous déterrez le plant qu'on appelle "la maman" et vous le replantez une deuxième fois. La tige,

1 Créolisme désignant une maladie liée à un refroidissement ou une complication pulmonaire.

2 Mettre les cannes à sucre coupées en bottes de 12 morceaux de cannes liés par une feuille de canne.

3 Pois d'Angole : *Cajanus cajan.*

4 Madère : *Colocasia esculenta.*

5 L'article "la" est utilisé pour tous les tubercules, ce nom étant féminin en Guadeloupe.

6 Pangola : *Digitaria decumbens.*


Pois de bois ou pois d'Angole.


Belangère batârd ou aubergine sauvage.

Photos : ©INRA - Gérard Hostache

elle a déjà développé des racines et continue à pousser toute seule. On peut recommencer encore une fois pour avoir 3 plants. Mais il n'y a pas moyen de le faire 4 fois. Il faut rester toujours à 3. Alors donc, à ce moment-là, au lieu d'avoir une seule plante, vous en avez 3. C'est ce qu'on appelle le sevrage. C'est toujours pour une culture maraîchère. C'est avec Mathurin Pulchéry que j'ai appris ça.

Au début de votre carrière à l'INRA, combien et comment étiez-vous payée ?

Eh bien le paiement, c'était difficile, vous voyez. C'était 417 paquets de canne pour 4 francs. On était payé à la journée et c'était 417 paquets de canne à faire par jour.

Cela faisait des journées de combien d'heures de travail ?

Je ne peux pas vous répondre. Avec la force et l'amour, je travaillais. Peut-être de 5h du matin à 9h, je faisais déjà 600 paquets de 12 cannes. On doublait parce que ça allait vite. C'était plus fort encore qu'une machine.

Mais pourquoi fallait-il attacher la canne à sucre ? Était-ce les hommes qui la coupaient ?

L'homme coupe et la femme attache. Ensuite, il faut mettre 12 bouts de canne dans le paquet. Il fallait compter. Par paquet, il faut avoir 12 morceaux. Il y avait les hommes pour couper, les femmes pour attacher, les charrettes pour prendre les paquets dans le champ et les amener à côté de la route. C'était comme ça.

Faisiez-vous ce travail même quand il pleuvait ?

Au contraire, quand il pleuvait, c'était mieux pour nous puisque ça amortissait les reins.

Ce travail était-il mécanisé avec des tracteurs, des camions ?

Non. Ce n'était pas des camions, c'était des charrettes avec des animaux.

Existait-il des chemins de fer à l'époque pour transporter la canne ?

Non, pas pour nous. Sur les grandes habitations, il y avait ça. Il y avait des rails de chemin de fer. Mais à l'INRA jamais. C'était manuel.

Et si vous faisiez plus de 417 paquets, étiez-vous mieux payée ?

Oui, puisqu'on a fait 2 journées ou une journée et demie de plus. Il n'y a pas de problème, on nous paye. Au contraire, il faut faire le maximum pour qu'on puisse aller porter la récolte à l'usine qui demande la canne à ce moment-là.

Étiez-vous payée tous les jours ?

C'était 4 francs pour la journée, payés par quinzaine. Et on payait dans une enveloppe, et on signait en constatant "j'ai touché" dans un cahier, et c'était mademoiselle Anry Etelbert et monsieur Pinville qui sortaient de Basse-Terre pour venir nous payer. Ça ne fait pas longtemps que Anry Etelbert est morte.

S'agissait-il des régisseurs ?

Effectivement.

Et donc à cette époque vous n'aviez pas de bulletin de paye ?

Non, c'était une enveloppe avec la paye qu'on nous donnait et on signait le reçu sur un cahier.

Comment cela s'est-il passé pour valider ce travail pour la retraite ?

C'était bien puisqu'il y avait les cahiers. Ensuite, après quelques années, on nous a envoyé des petites fiches de paye, un petit papier de couleur.

À cette époque aviez-vous un statut d'ouvrier agricole ?

Oui, c'était ouvrier agricole et après agent technique.

Vous nous dites que les régisseurs venaient de Basse-Terre, n'y avait-il pas un bureau administratif à Petit-Bourg ?

Il y avait un petit bureau d'enregistrement ici à Duclos à la station des productions végétales.

La récolte de la canne vous donnait-elle du travail toute l'année ?

Durant la récolte de la canne, je travaillais tous les jours. Après la récolte, on nous donnait 15 jours de travail par mois, pour sarcler ou semer les engrais. Il fallait aussi faire repousser certaines plantes qui étaient dispersées ou arracher les herbes qu'on appelle "herbe de Guinée [7]". On nous mesurait à peu près 17 mètres de large sur 25 mètres de long. Toutes les cultures qui en avaient besoin, on nettoyait entre les lignes. Je faisais aussi les croisements sur melon à partir des fleurs et je greffais les aubergines sur un porte-greffe, une aubergine sauvage qu'on appelle aux Antilles "bélangère bâtard [8]". J'ai appris ça avec Guy Anaïs mais c'était surtout sur le tas.

Vous expliquait-il tout cela oralement ?

Oui. Il me montrait à faire ça, avec un crayon, les pinces et tout ; et avec mon intelligence, j'ai tout fait. Et j'avais plein de réussites.

L'INRA vous a-t-il donné une formation pour vous apprendre à lire et à écrire, vous qui n'aviez pas pu suivre de scolarité ?

Oui, on l'a fait. On m'a envoyée au jardin d'essai du collège agricole de Pointe-à-Pitre. J'étais intéressée. Mais que voulez-vous, 15 jours après mon arrivée, j'avais eu une terrible allergie et je ne pouvais pas continuer. Et on a fait ça sur peut-être 1 an, 18 mois et on n'a pas continué. Après ma maladie, ça n'a plus existé puisqu'il y en a toujours un qui veut comme ça et l'autre qui ne veut pas comme ça. Alors, donc, tout ce qu'on commence, ça va vite et ça se termine vite.

Finalement avez-vous appris à lire et à écrire ?

Eh bien, un petit peu. Mais quand c'est comme ça, écrit à la main, ça m'embarrasse, mais quand c'est tapé, ça va bien.

De quelle allergie parlez-vous ?

Eh bien, il paraît que c'était au benzidine ou au benlate [9]. On avait fait un mélange pour traiter les ignames dans un hangar. Et comme vous savez, parfois les femmes sont plus fragiles que les hommes. Alors quand je suis retournée dans le hangar pour aller aux toilettes, Jean avait déjà composé ça. J'ai dit : *Ahhhh ! Aïe Jean ! Je suis empoisonnée*. C'était en février 1979. Tout de suite, j'ai trouvé une fièvre sur moi. On m'a transportée à la maison, je suis allée au docteur, il fait tout et tout et tout. Je suis passée devant 30, 40 médecins par jour. Ils n'ont pas trouvé ce que j'avais. J'ai perdu mes cheveux, j'ai perdu ma peau. Je suis devenue handicapée comme ça *(face tournée à gauche à l'aide des 2 mains)*. Vous pouvez aller voir les gens, ils vous diront la vérité. Quand les gens venaient me voir, faut pas m'embrasser, faut pas me parler, il faut rien faire. Je me suis trouvée pourrie. On peut dire ça comme ça. Parce que ça coulait, ça coulait. C'était ma peau qui partait en lambeaux de partout !

Les personnes qui manipulaient les pesticides portaient-elles des protections ?

Oui, ils avaient un masque, mais nous, nous n'en avions pas. Et comme je viens de vous dire, les femmes sont plus fragiles parfois. Alors j'étais de cette couleur. Ah ! non ça c'est trop clair *(montrant un objet d'une couleur très foncée)*. Je suis restée plus d'un an à sortir de l'hôpital, entrer à l'hôpital, sortir de l'hôpital, entrer à l'hôpital. Alors, on a fait venir des échantillons de tous les produits, on a gratté mon dos un petit peu. Alors, il y avait le 2-4 D qui a agi. Il y avait le benzidine qui a agit. Le benlate... Non pas le benlate, puisqu'on le boit, c'est avec ça qu'on fait guérir les coupures des ignames.

Vous étiez donc allergique aux produits de traitement de l'igname ?

Oui. J'avais fait une grande allergie.

Avez-vous pu continuer à travailler ?

Non ! Il n'y avait pas moyen, j'étais couchée sur un lit d'hôpital. J'ai perdu ma peau, je suis devenue handicapée comme ça *(visage retourné par les deux mains sur le côté)*, tout ça était tourné. Je ne pouvais pas travailler.

7 Herbe de Guinée : *Panicum maximum.*

8 Bélangère bâtard : *Solanum torvum.*

9 Benlate : fongicide à base de benomyl.

Récolte de la canne à sucre dans les années 50.



Photo : ©INRA

Et qui s'occupait de vos enfants pendant ce temps-là ?

L'aînée Antoinette qui avait 26 ans. Et puis, après environ 18 mois, j'ai repris le travail. Vous savez, de temps en temps, j'avais une petite faiblesse, mais j'ai continué à travailler.

Par la suite, avez-vous encore souffert de cette allergie ?

Hum ! De temps en temps des petites choses, des petites "retouches" si on peut dire ça comme ça ; mais comme je suis forte... Normalement le docteur m'a dit : *Madame Bructer, je vais vous mettre en congé de longue durée*. On m'a expliqué ce que ça veut dire. Le docteur m'a dit : *Vous n'avez pas le droit de travailler, vous n'avez pas le droit de sarcler le jardin, vous n'avez pas le droit de voyager, vous n'avez le droit de rien si vous n'êtes pas passée par moi.* J'ai dit : *Docteur, je ne vais pas me rendre esclave pour l'argent.* Il m'a répondu : *Eh bien, vous pouvez aller travailler madame Bructer mais vous serez morte.* J'ai dit : *Alors, si j'ai la mort, y a pas de problème. (Rires)*

Le médecin voulait vous mettre en longue maladie et vous avez préféré revenir au travail ?

Oui. Venir au travail. Ça m'a rendu service parce que quand je suis à la maison, je vois le ciel et la terre, mon petit chien ; les enfants sont à l'école, je n'ai personne. Je me sens encore plus malade. Par contre quand je viens à l'INRA, on me donne un petit travail léger. On m'a mis au secrétariat pour feuilleter des papiers. On m'a mis femme de ménage pour faire les toilettes, et je ne travaillais qu'avec du savon de Marseille, mais là où il y avait les produits, on ne m'a pas envoyée. On a mis une autre femme de ménage qui prend les produits chimiques pour faire le ménage. C'était Marcelle Beltou, la maman de Bernis Beltou. Alors j'ai eu des bons, mais j'ai eu des mauvais souvenirs aussi. Mais à cause de ma maladie, pas à cause des gens.



Photo : ©INRA

Vue du centre de Petit-Bourg, années 50.

Préfériez-vous ce nouveau travail ou bien ce que vous faisiez précédemment aux champs ?

C'était le champ, mais avec le docteur, je ne pouvais pas y retourner.

Vous êtes-vous bien adaptée au travail de ménage qui vous était confié ?

Oui, c'était bon. C'était bon avec tout, mais le principal intéressé, c'était monsieur Alain Kermarrec mais il est mort *(larmes à cette évocation)*. Il était comme ça avec moi *(pouce pointé vers le ciel en signe de satisfaction)*. Pour remplir les feuilles d'entretien annuel, monsieur Kermarrec me disait : *madame Bructer, vous n'avez pas décrit telle activité, votre dossier n'est pas terminé.* J'ai dit : *Oui. Mais il faut le mettre !* me dit-il. *Madame Bructer, vous êtes responsable de deux à trois chômeurs. Qu'est-ce que vous pensez ?* J'ai dit : *Bon. Ces gens-là font le travail bien, mais monsieur Kermarrec, si vous saviez. Quand c'est un petit qui donne du travail à un petit, il y a toujours des critiques. Ils ne voulaient pas retirer les fils d'araignée, ils ne voulaient pas utiliser des pinceaux pour retirer la poussière. Je ne peux pas faire autrement*".

Vous aviez trois personnes sous votre responsabilité ?

Oui. Pour le service URPV [10]. À ce moment-là, on m'a confié des personnes à qui je devais donner des ordres. Mais c'était rien que trois.

Était-ce monsieur Kermarrec qui vous donnait votre travail ?

C'était le directeur, mais il s'occupait de moi-même avec madame Raymonde Ciani. C'était ces deux-là qui m'ont dit : *Madame Juliette, aujourd'hui tu fais ça, ou tu fais ça. Et si tu te sens fatiguée, tu restes assise un petit moment. Et si tu ne peux pas venir travailler, il faut aller voir le docteur, ou on peut toujours te donner une journée ou une demi-journée. Mais pas plus.* J'étais vraiment gâtée avec eux par rapport à ma maladie.

Cela a duré jusqu'à votre retraite à l'URPV ?

Oui, jusqu'à la retraite.

Votre allergie vous a-t-elle empêchée de vous occuper de votre jardin ? Est-ce un jardin créole ?

Eh bien, vous savez, j'utilise les méthodes anciennes mais pas des produits chimiques. Je me sers de la cendre de charbon, ou je fais des petits boucans [11], je me sers de l'eau quand je fais ma lessive. Alors c'est la raison pour laquelle toutes mes affaires vont bien.

C'est de la culture bio ?

Oui, oui, tout est bio. *(Rires)*

Au centre INRA Antilles-Guyane, des nouveaux fruits et légumes étaient testés, comme les melons par exemple. En avez-vous cultivé dans votre jardin ?

Oh oui ! Ce que j'ai appris comme choses nouvelles comme ça, ce sont les aubergines noires. Je ne savais pas ce que c'était. Les melons blancs, non plus. C'est un américain, j'ai oublié son nom, qui est passé ici et il a croisé des melons, et il nous a donné du melon blanc. Et j'ai dit : *Mais ce n'est pas mûr*, et il m'a dit de goûter. Et je vois que c'est sucré, sucré. Maintenant on l'a amélioré en le croisant, on dit "rebaptisé". Il y en a des blancs et verts, mais y a toujours le blanc. C'est une bonne chose ça. Pour les laitues, la meilleure pour moi c'est la laitue Sucrine et elle se garde longtemps.

Que pensez-vous de faire sous-traiter par des sociétés privées le ménage, l'entretien des espaces verts ou des voitures ? Est-ce le cas ici ?

Oui, on en fait. Pour les voitures, on l'a fait. Ce n'est pas moi qui paye alors je suis entièrement d'accord. Mais normalement, il y avait un système. Tous les mercredis, les agents eux-mêmes lavaient les voitures du centre ; il y avait 7 voitures, je crois. Il y avait un jour pour Jean, un jour pour Roger et un jour pour Pierre, pour faire ça. Et après, vous savez, les gens ont dit : *Je ne peux pas laver les voitures.* Eh bien on a fait intervenir une société pour les voitures. C'était pareil aussi pour les abords,

[10] URPV : unité de recherche sur les productions végétales du CRAG dirigée par Alain Kermarrec de 1993 à 2000.

[11] Boucan : feu de jardin pour brûler les branches, les feuilles et les déchets organiques (a donné le verbe boucaner = fumer la viande).



Photo : ©INRA - Gérard Hostache

Thé pays.



Photo : ©INRA

Bananier plantain du jardin de Juliette.

pour l'entretien ; on a mis une société. Et j'allais voir le travail de cette société. J'ai dit : *Mais non, il faut couper ça. Vous laissez monter les hibiscus trop haut. Ce n'est pas comme ça qu'il faut faire*. L'employé me dit : *Ah je ne savais pas, merci madame.* Et il a fait comme j'ai dit. Parce que moi je dis que si c'était les gens de l'INRA qui faisaient le même travail, il y aurait un grand bénéfice et ce serait mieux fait...

Cela s'est-il passé pour le ménage aussi ?

Pour le ménage, il n'y avait pas encore. C'est à mon départ qu'on a pris une société. Et pour tout. Quand je nettoyais, quand on passait devant la porte, on pouvait boire de l'eau à terre. Quand vous rentriez dans les toilettes, on aurait dit que ça venait d'être acheté. Mais maintenant quand moi je passe par là... J'aime dire la vérité. Je tourne ma tête pour regarder. Quand je jette un œil : les volets sont sales, à terre il y a de l'eau qui coule, devant les entrées, les feuillages ne sont pas balayés. Non ! Ce n'est pas le même INRA que celui que j'ai connu et que j'ai laissé. *(Rires)*

Justement beaucoup d'agents disent que le centre INRA Antilles-Guyane a changé, qu'avant existait une ambiance familiale, avec des fêtes... Qu'en pensez-vous ?

C'était bien ; mais maintenant tout ça a disparu. Quand c'était quelqu'un ou quelqu'une qui partait à la retraite, on faisait une petite cotisation, il y avait un responsable. Madame Angélique Anaïs pour le service d'amélioration des plantes, monsieur Marceau Farant ou monsieur Gabriel Phipps pour les services généraux. Et on faisait une grande fête, soit dans le bâtiment d'amélioration des plantes, soit à côté dans la salle des sports, et ça se passait bien, il y avait une bonne ambiance. Eh quand l'ADAS faisait des fêtes et bien on payait une petite cotisation à monsieur Nicomède Bazile. Et on invitait beaucoup de gens de l'intérieur et de l'extérieur du centre, et à ce moment-là, mon Dieu !, c'était la bonne vie. Depuis que Bazile est parti, ça n'existe plus... Ça ne fait pas longtemps qu'il est parti ; je dis peut-être cinq ans, l'année coule tellement vite. Eh bien depuis que Bazile est parti, il n'y a plus de fêtes. C'est moi-même qui ai fait ma fête de départ en retraite. Et depuis mon départ, tout est fichu, il n'y a plus de fêtes.



Graines de carapate.

Photo : ©INRA - Gérard Hostache

Mais pourquoi les agents ne font-ils plus de fêtes à l'INRA ?

Je ne sais pas. Il n'y a pas la même ambiance, pas le même amour. Je ne sais pas pourquoi, mais c'était intéressant. Si je vous dis, croyez-moi c'était intéressant.

Étiez-vous membre de l'ADAS ?

Oui. J'étais simple membre.

Et vos enfants ont-ils profité un peu de l'ADAS, pour les vacances par exemple ?

Non. Ni moi, ni les enfants n'avons jamais pris de vacances avec l'ADAS. Mais on nous donnait des petits cadeaux de Noël.

Avez-vous participé à d'autres instances de la vie du centre ?

J'étais syndiquée mais toujours simple membre. Et quand j'ai laissé mon travail ici pour partir à la retraite, d'après moi, si j'ai bonne mémoire, j'ai payé peut-être 2 ans ou 3 ans pour aider le syndicat à continuer ses actions et pour intéresser les jeunes à y adhérer. Et maintenant, je ne paie plus ça.

Quel conseil donneriez-vous aux personnes qui travaillent aujourd'hui à l'INRA, pour retrouver cette ambiance de convivialité ?

Eh bien, c'est comme je vous ai dit là. C'est faire l'ambiance avec tout le monde. S'ils veulent faire quelque chose, on fait... comment je peux dire ça, pas tout à fait un syndicat mais un petit ensemble pour dire : *Bon on va faire ça, on va mettre de la gaieté dans le centre, de telle et telle manière.*

Comment avez-vous ressenti la mobilité des personnels venus de métropole ?

Eh bien, c'est une bonne question. Effectivement, parce que quand quelqu'un ou quelqu'une vient pour 6 mois ou un an, on s'est déjà habitué à lui et il repart. Quand un autre arrive, c'est une autre manière, un autre visage, et à ce moment-là vous savez, il y a les gens qui regardent de travers. *(Rires)* C'est ainsi, alors ça change. Parce que j'ai bien entendu devant moi : *(en créole) A ! Si sé konsa, mwen an ké pati a la rètrèt* [Si c'est comme ça, et bien moi je pars à la retraite]. Parce que quand on a formé un élève, il est obligé de repartir, il faut en prendre un autre. On n'est pas payé pour ça ! Alors, donc, ça a dégénéré un petit peu les choses.

Auriez-vous préféré que les chercheurs, vos responsables, soient tous antillais ou bien le mélange métropolitains/antillais vous a-t-il convenu ?

Tout ça aussi c'est bon. J'aime bien comme ça. Il n'y a ni supérieur ni inférieur, tout le monde se rejoint ensemble. C'est ce que j'ai connu. Moi je trouve que c'est une bonne chose. Oui, ce mélange est une bonne chose. Eh bien c'est tout ça, l'un veut faire ça, l'autre veut faire ci, qui change certaines choses.

Chaque nouveau chef impose sa manière, certains proches des agents, d'autres plus hiérarchiques. Parce que je vois, monsieur Loïc Gaumé [12], excusez-moi, peut-être je rentre dans trop de détails, mais j'aime dire la vérité ; je vois monsieur Gaumé, il est proche des gens, donc qu'est-ce qu'on dit ? *(en créole)* : *i kaï bwè byè, i kaï fè ceci* [il va boire de la bière, il fait ceci, il fait cela]. Il te connaît, c'est déjà ça de pris. Mais il y a des gens qui n'acceptent pas ça, ils trouvent qu'un chef doit garder ses distances. Ce sont des gens qui ont des idées petites. *(Rires)*

Durant votre carrière à l'INRA, quelles sont les personnes du centre qui vous ont marquée le plus ?

J'ai déjà dit Henri Stehlé. Après lui, le chef qui était en haut là, un monsieur blanc... Emmanuel Salmon-Legagneur [13] ! Il a arrangé les services généraux, il a fait changer certaines choses à la cantine qui manquaient. Et Guy Anaïs [14] a fait certaines choses, mais pas trop pour le centre. D'après moi c'était plutôt pour la station d'amélioration des plantes, l'URPV. Parce que tout était abîmé, les bureaux prenaient l'eau... Anaïs a demandé, les toitures ont été refaites, et tout, et tout. Et après, il y a un autre monsieur de l'URPV dont je cherche le nom [15], c'était après Guy Anaïs et celui qui est mort, Alain Kermarrec [16]. (...) J'ai oublié. Il y en a tellement qui sont passés !

Vous souvenez-vous de monsieur Charles-Marie Messiaen [17] ?

(Rires). (en créole) On nonm fò ankò ! [Encore un vaillant homme]. Oui, monsieur Messiaen. Il a amené beaucoup de pois de différentes couleurs, différentes plantes, pour faire connaître un petit peu. Ce monsieur a beaucoup apporté mais je ne l'ai pas tellement connu. Il travaillait où j'étais à l'URPV et après il est monté là, à l'administration. À sa demande, certains jours, on préparait un repas le matin à 8h30, qu'on partageait entre tous les agents de la station.

Pensez-vous que le monde agricole se soit emparé des découvertes de l'INRA ?

Ceux qui faisaient l'agriculture venaient chercher des renseignements à l'INRA. Et même nous, Vincent Constant et moi, nous sommes allés sur la Basse-Terre pour leur amener les semences, pour expliquer cette histoire de semis, et montrer ce que ça veut dire quand on sème trop épais. Ça ne veut pas dire que c'est pourri, ça s'appelle une fonte de semis parce qu'il y en a trop. Les plantules ne peuvent pas respirer alors donc ça crève. Et les agriculteurs sont contents de nos explications. Jusqu'à maintenant, ils viennent.

Vous pensez donc que l'INRA a contribué au progrès de l'agriculture antillaise ?

Oui. Ça a apporté beaucoup de choses.

Vous est-il arrivé d'expliquer ce que vous faisiez à l'INRA aux personnes de votre entourage travaillant dans l'agriculture ?

Oui ! Je n'ai pas d'agriculteurs dans ma famille, mais j'ai des petits-enfants qui vont à l'école, et ils viennent chercher des renseignements chez grand-mère. Pour demander comment on fait ça, comment on fait ci, et un jour je me souviens, il y a un petit, Élin. Alors, je mettais un petit peu d'engrais, et j'en ai mis trop collé au pied. Et il me dit : *Mais non grand-mère, il faut faire le tour, pour que la racine aille le chercher.* J'ai dit : *J'ai oublié. (Rires).* Oui la connaissance, je la donne à tout le monde, jusqu'à maintenant, je donne à tout le monde. Mais où j'ai vraiment des connaissances, mon métier de mon côté à moi, c'est dans les plantes médicinales. J'ai déjà aidé des gens à passer des examens, comme préparateur en pharmacie. Catherine, c'est moi qui lui ai donné tous les éléments. Le monsieur qui se trouve à Petit-Canal aussi, mais j'ai oublié son nom.

Existe-t-il des plantes médicinales qui sont spécifiques à la Guadeloupe et lesquelles ?

Oui *(Rires)*. Il faut voir mon jardin ! J'ai le quinquina [18] chez moi, qui est très bon. C'est avec qu'on fait la boisson au quinquina. Quand on a une forte fièvre, on fait du thé [19], ça fait retirer le rhume ou la fièvre que vous avez en dedans, et si vous êtes trop fatigué, vous faites un bain avec les feuillages, ça vous fait du bien. J'ai la consoude, le japana [20], le thé-pays [21], le ti-poulbwa [22] ... *(Rires)* Y a les chicorées, quand vous avez la goutte. Vous prenez de la chicorée, vous mangez la chicorée en salade. Vous prenez du thé de chicorée. Ça fait du bien. Je fais aussi pour moi. Mais je fais plutôt pour les gens. Les docteurs ne savent jamais faire pour eux-mêmes, ils font pour les autres. *(Rires)*.

À l'époque d'Henri Stehlé, trouvait-on ici à l'INRA des plantes médicinales ?

Non. C'est quand Lucien Degras est venu. Il a amené ça, jusqu'à ce jour. Mais si vous voyez que Lucien Degras raconte beaucoup de choses, c'est grâce à moi ! *(Rires)*.

Vous dites que vous aimez voyager : où aimez-vous partir ?

Quand j'ai quelque chose à faire, j'attends d'avoir un petit peu d'argent. Je pars pour une semaine au Moule. Ce n'est pas un grand voyage. Je vais dans un petit bungalow.

12 Loïc Gaumé : secrétaire général du centre Antilles-Guyane de 1985 à 1999 et directeur des services d'appui à la recherche depuis 2005.

13 Emmanuel Salmon-Legagneur : directeur de la station de recherches zootechniques du 01/09/1976 au 30/11/1978.

14 Guy Anaïs : directeur de la station d'amélioration des plantes du 01/01/1984 au 30/06/1993 et directeur adjoint du 01/07/1993 au 30/06/1994. Délégué régional du 02/09/1985 au 30/11/1995. Président du centre CRAG du 01/01/1985 au 30/11/1995.

15 Il s'agit de Claude Welker qui a été chercheur à l'URPV de 1992 à 2002 et directeur les trois dernières années.

16 Alain Kermarrec : directeur de la station de zoologie et de lutte biologique du 01/09/1972 au 20/04/2003 devenue unité de recherches en productions végétales le 01/07/1993. Administrateur du 26/02/1982 au 30/06/1985.

17 Charles-Marie Messiaen : directeur de la station d'amélioration des plantes du 10/09/1981 au 31/12/1983. Administrateur adjoint du 26/02/1982 au 20/05/1985.

18 Quinquina : *Cinchona officinalis.*

19 Créolisme pour infusion.

20 Japana : *Eupatorium triplinerve.*

21 Thé-pays : *Capraria biflora.*

22 Ti-poulbwa : *Centella erecta.*



Photo : ©INRA - Gérard Hostache

Juliette dans la petite chapelle qu'elle a fait construire dans son jardin.

Vous parlez de Grande-Terre. Avez-vous eu l'occasion de visiter le centre de Gardel ou de Godet ?

J'ai déjà été.

Alliez-vous travailler parfois à la ferme de May [23] ?

Oui, c'est où j'allais travailler avec Camille Suard et Constant Vincent et beaucoup de monde.

Qui était responsable de ce domaine à l'époque ?

Guy Anaïs avec Rodrigue Aristide et Gérard Fortuné, enfin on disait "Fortuné la fortune". Il a eu un accident et il a laissé le travail, mais maintenant il est à la retraite.

Que faisait-on comme culture à la ferme de May ?

Eh bien c'était melon, poivron, tomate, haricot, avec des animaux.

Vous souvenez-vous quand la ferme a été vendue ?

Je ne me souviens pas. La seule chose que je sais c'est qu'ils ont acheté 53 ha à Godet. J'ai déjà été.

Pouvez-vous nous dire quel est votre meilleur souvenir de votre carrière à l'INRA ou vos meilleurs souvenirs ?

Mon meilleur souvenir, c'est en 84 quand on nous a passés fonctionnaires.

Qu'est-ce que cela vous a apporté concrètement ?

Eh bien comme je vous ai dit déjà, je n'avais pas passé de concours, je n'avais aucun diplôme, je ne sais même pas lire et écrire, mais avec l'ambiance et mon intelligence, j'ai réussi. C'est la raison pour laquelle je me suis trouvé fière de moi-même.

C'est une reconnaissance pour vous.

Oui. J'ai trouvé que c'était vraiment une bonne chose.

À l'époque, en 1984, il y a eu des mouvements sociaux à l'INRA pour obtenir ce statut de fonctionnaire. Était-ce la même chose en Guadeloupe ?

Oui. Quand il y avait des grèves en métropole, nous aussi il fallait marquer le coup. Ceux qui n'avaient pas fait la grève, il y avait un cahier pour signer comme quoi on n'a pas accepté de faire grève, et alors on est payé. Et ceux qui ont accepté de faire la grève, ces journées-là on les perd. C'est à ce moment-là que le syndicat CGT a beaucoup fait pour bénéficier de toute l'ancienneté qu'on avait depuis qu'on travaille à l'INRA. Le syndicat est intervenu pour une histoire de retourner en arrière par rapport au salaire qu'on nous donnait quand on n'avait pas de papier et que c'était marqué dans un cahier comme je vous ai raconté au début. Alors là avec le syndicat on s'est battu pour bénéficier de ce que nous avions perdu. C'était une bonne chose et c'était la CGT qui a fait ça avec Philippe Artis. Il est maintenant parti à la retraite.

Est-ce lui qui a créé le syndicat CGT au centre Antilles-Guyane ?

Non, je crois que c'est Mathurin Pulchéry. C'est Mathurin qui était responsable du syndicat. Mais pour faire les déplacements, pour aller chercher ceci ou cela, c'était Philippe Artis qui était toujours en mouvement.

À part votre accident, votre allergie, avez-vous un mauvais souvenir ?

Hum ! Je mets tout ça en arrière. *(Rire gêné)* On vivait bien. Oui, ça marchait bien. C'est depuis mon départ, je vous ai dit que tout a changé. Mais y avait de la bonne ambiance.

Alors depuis que vous êtes partie, comment pensez-vous que l'INRA évolue ?

L'INRA évolue d'une manière pas très bonne. J'aime dire la vérité. Je vois au contraire quand j'ai laissé l'INRA c'était bien intéressant, et maintenant, je vois qu'il y en a certains, je ne peux pas généraliser, mais il y a certaines personnes qui ne portent pas assez d'attention à l'INRA. Il y a des choses à revoir et à refaire. C'est-à-dire qu'il y a des gens qui travaillent mais il y a des gens qui ne travaillent pas beaucoup. Ils disent (en créole de Guadeloupe) : *"An touvèw-la ! L'INRA poko jen baw bèf a pitit' é ou vlé sé mwen ki bay"*. [Tu es plus ancienne que moi ! L'INRA ne t'a encore donné aucune prime conséquente et tu veux que je m'échine plus que ça pour elle !]. *(Rires)*. Ils disent : *"Bèf-la péké fè pitit'. Si'y pa fey an moman pou'y té fey, apa alè iké fè pitit'. Alò ki vé diw apa yo ké fòsé kò a yo pou yo an sòti a l'INRA*. [Traduction littérale : "La vache n'aura pas de veau. Si elle n'en a pas eu quand il le fallait, ce n'est pas sur le tard qu'elle en aura", ce qui signifie "On n'a plus rien à espérer de l'INRA. Si elle n'a pas fait de cadeaux quand il le fallait, ce n'est pas quand les choses seront difficiles qu'elle en fera".] C'est-à-dire qu'un bœuf tire comme ci, un autre bœuf tire comme ça. Alors ça ne peut pas coller ! Mais quand les deux bœufs vont comme ça dans la même direction, tout marche. La conception des choses pour certains c'est qu'ils sont à l'INRA pour le salaire et c'est tout.

Estimez-vous qu'il n'y a pas la même conscience professionnelle chez les jeunes que chez les personnes de votre génération ?

C'est ça !

Vous arrive-t-il de parler créole pour que les métropolitains ne vous comprennent pas ?

Ça arrive souvent. Mais il y a ceux qui sont intéressés et qui me disent : *Vous parlez trop vite. Expliquez-moi.* Et je prends mon temps, et je dis c'est ça, c'est ça, j'explique.

Avez-vous appris le créole à certains collègues ?

Oui. Madame Catherine Benoît, monsieur Maurice Derieux, ... (en créole) *Tin' on misié blan-la, an ka chèché non ay, i ka échapé mwen telman-la* [Je cherche le nom d'un "métro" mais son

[23] Ferme de May : petite unité expérimentale en location, remplacée par Godet lors de la création du barrage de Gachet.

Quinquina.



Photo : ©INRA - Gérard Hostache

nom m'échappe]. Celui-là, il est fort en créole parce qu'il est marié à une noire, une créole antillaise. Ah, je me souviens : c'est monsieur Georges Ano qui est maintenant retraité à Gosier. Et puis beaucoup des autres, ils connaissent mais très peu en quantité de créole. Juste assez pour savoir si on les a insultés, si on a dit telle ou telle chose en créole.

C'est tout de même pratique de pouvoir parler une langue que les chefs venus de métropole ne comprennent pas ?

Peut-être avant ça se passait comme ça. Mais maintenant ils ont tellement progressé en créole qu'ils connaissent plus que nous qui sommes guadeloupéens !

Militez-vous pour la défense de la langue créole ?

Hum ! Je sais parler créole moi, mais je ne sais pas lire ça et je n'aime pas l'entendre. Et pourtant c'est ça que je parle. Je ne sais pas pourquoi. Je trouve ça dur pour le lire et l'écrire aussi. Et pourtant on dit que c'est ce que je parle. Mais si c'est ce que je parle, je trouve que ça sort clair. Mais d'une autre manière, je n'aime pas le créole.

Avez-vous ressenti des désaccords entre les personnes ?

Oui mais ça ne me dérange pas. Vous savez, partout il y a ça. Mais ici c'était fort. Parce qu'on écrasait celui-là et on faisait monter celui-ci. Pourtant l'autre, celui qui était déjà en bas, était vraiment plus bas. Mais, pour les autres, vous savez, il y a toujours ceux qui disent aux chefs : *Regardez moi mais ne regardez pas celui-là*. Il y a toujours ça, mais c'était sans importance. Vous savez il y a des institutrices, des instituteurs qui ne gagnent pas ce que je gagne. Alors, je suis à ma place. *(Rires)*. C'est comme ça, je vis avec ce que j'ai.

Finalement, vous avez un statut social qui est bien meilleur que beaucoup de personnes qui ont fait des études contrairement à vous et qui finalement n'ont pas eu l'ascension sociale que vous avez eue. Vous avez un confort de vie que d'autres n'ont pas et ça, vous l'appréciez ?

Oui, de mon côté, je me sens fière de moi-même. Je donne aux gens, je les aide, je ne suis pas égoïste, j'essaie d'être économe dans mes affaires. Lorsque je suis propre, je me sens bien. Pour certains, pour venir travailler ici, il faut mettre des vêtements à 80, 100 ou 200 euros. Moi, je porte sur moi un chemisier qui m'a coûté 6 euros. *(Rires)* Et je me sens bien ! Je me mets à l'aise pour moi, je ne me mets pas à l'aise pour les autres.

Vous êtes maintenant à la retraite depuis 2002. Comment occupez-vous vos journées ? Revenez-vous à l'INRA voir vos anciens collègues ?

Oui, je venais souvent, disons chaque semaine, chaque mois, il fallait que je vienne voir les collègues, mais j'ai arrêté *(Rires)*. Maintenant c'est rare. Quand je viens chercher la viande, je passe voir tout le monde.

Que voulez-vous dire par "chercher la viande" ?

On vend de la viande ici à l'INRA. Et de la bonne. Ensuite on sait ce qu'on mange. Avant c'était de la viande de bœuf et maintenant c'est du porc qui est vendu lors des abattages aux personnels du centre.

Et sinon, vous vous occupez de votre jardin ?

À la maison, à Barbotteau où j'habite, j'ai un jardin, un petit. Mais j'ai un grand jardin où j'habitais avant sur le territoire du Lamentin, à Roussel, en Guadeloupe, parce qu'il y a deux Lamentin [24], il faut préciser. Alors c'est là où je vais faire mon jardin. J'y vais à pied, parfois les gens m'emmènent, parfois mes enfants m'emmènent.

C'est à combien de kilomètres de chez vous ?

De Barbotteau à Lamentin, 6 kilomètres peut-être ? Il y avait le kilométrage avec des bornes mais tout a été enlevé.

Vous n'avez jamais passé le permis de conduire ?

J'y suis allée. J'ai fait ça peut-être un an. J'ai eu le code. Je ne sais pas lire mais avec le diaporama et les questions lues à voix haute, il ne reste qu'à cocher les cases. Je suis allée au permis 5 fois, mais je ne l'ai pas eu. J'ai recommencé plus tard. Je suis allée 11 fois, je n'ai pas eu le code, j'ai dit "laisse tomber" ! *(Rires)*

Vous occupez-vous toute seule de votre grand jardin à Lamentin ?

Pas pour faire les sillons. Pour faire les sillons, je fais venir un tracteur. Il ne prend pas cher. Parfois aussi, s'il y a beaucoup à sarcler. Mais pour planter, c'est moi.

Si vous avez des légumes en trop, les vendez-vous sur le marché ?

Non, c'est rare que j'en vende. Ma famille est grande et j'aime donner aux gens. C'est juste pour me sentir fière d'avoir un jardin. Alors j'ai de l'ananas, de la banane, des aubergines, un petit peu de carapate [25]. J'adore les carapates pour faire l'huile.

Que sont les carapates ?

Les carapates c'est un arbuste à grandes feuilles. Il y a le blanc, il y a le rouge et ça contient des bouquets de fleurs et chaque fleur donne une graine. On fait de l'huile avec, ça s'appelle l'huile de carapate. C'est pour les cheveux, pour masser les gens, parce que ça apporte beaucoup d'éléments. Je ramasse les graines et je les donne aux gens. Mais pour faire ça, pour ramasser les graines, il n'y a pas de problème, c'est tout le temps, quelle que soit la lune. Mais pour faire l'huile, il faut avoir la lune montante parce que sans ça, l'huile ne va pas sortir. On fait bouillir les graines de carapate broyées dans de l'eau. Dans cette eau se mélangent les graines broyées et l'huile qui en sort. Il faut ensuite laisser reposer pour que les graines broyées tombent au fond et que l'huile remonte. Alors l'huile est facile à récupérer en surface. C'est plus facile à la lune montante ! Ensuite j'ai beaucoup de patate de plusieurs sortes, des patates douces et tout ça.

Fleurs de carapate ou ricin.



Photos : ©INRA - Gérard Hostache

Avez-vous des pommes-patates ?

Je n'aime pas tellement. En purée, en frites, comme ci ou comme ça, mais moi-même je n'aime pas. J'en avais un peu, je l'ai arraché et j'ai mis des patates douces. J'ai de la betterave rouge et puis j'ai d'autres couleurs, rose, blanc. J'ai aussi de la canne à sucre. Et puis mon jardin, c'est où je me distrais. J'avais mis un petit cochon dans mon jardin, mais je l'ai retiré. *(Rires)*

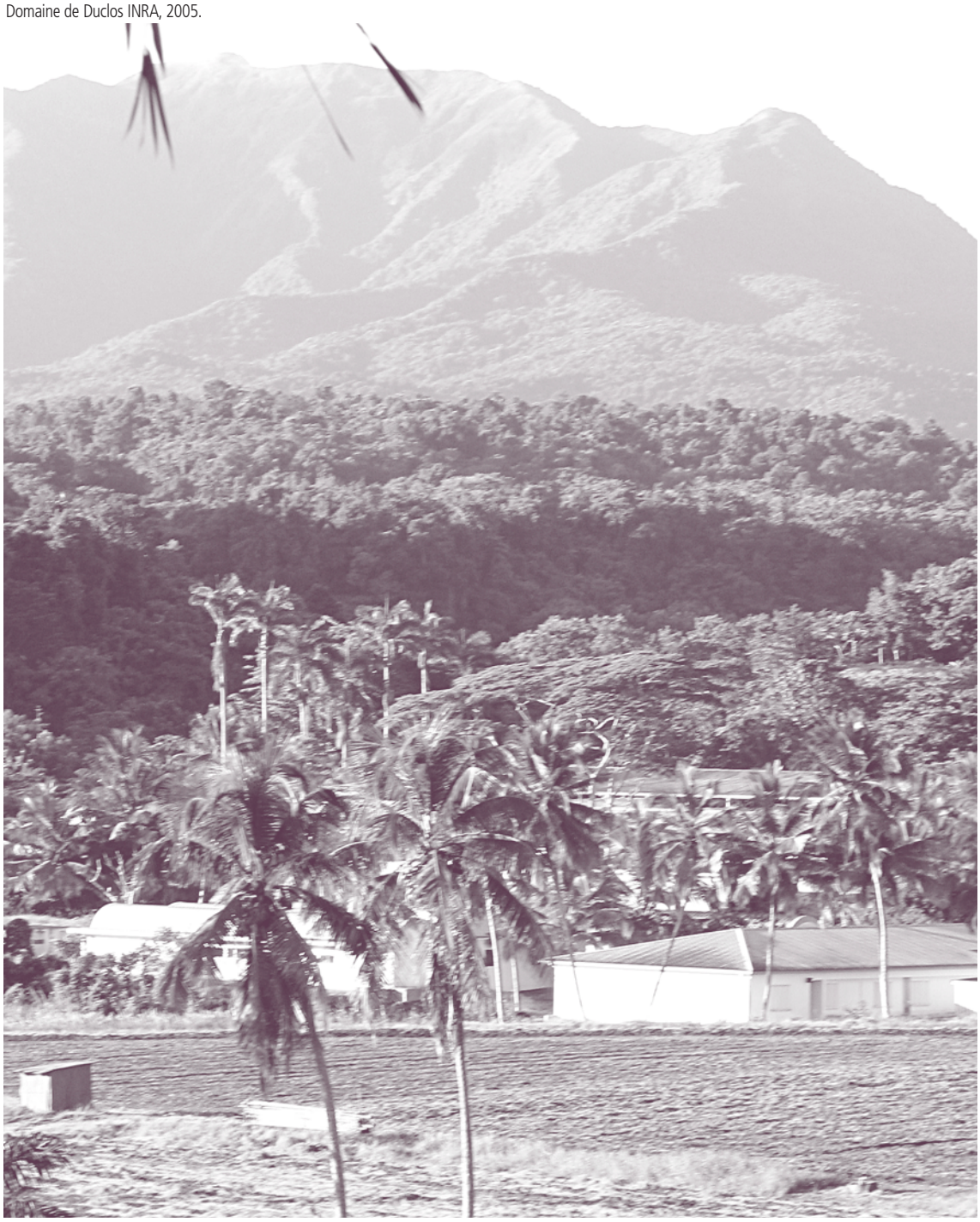
Un cochon ?

Oui, un petit cochon. Et quand il a commencé à grossir, je m'en suis débarrassé.

24 Lamentin : commune de Guadeloupe mais également commune de Martinique près de Fort-de-France (ancien nom de l'aéroport de Fort-de-France).

25 Carapate ou encore karapate : ricin *(Ricinus communis)*.

Domaine de Duclos INRA, 2005.



Avez-vous des fleurs dans votre jardin ?

Oui, là c'est à Barbotteau. J'ai toujours donné, je ne vends pas.

Ce grand jardin vous prend beaucoup de temps ?

Oui, mais ça ne fait rien. Pour moi c'est une situation. Ça fait du bien. Je ne vais pas à Roussel tous les jours et je ne reste pas à Barbotteau tous les jours. Mais même si c'est pour 10 minutes, 10 minutes c'est bon, je me sens bien dans ma peau. Par contre, j'avais fait une chute de tension en 1990, et depuis ça, on m'a mise sous traitement. Et puis ça marche bien avec le traitement. Je peux boire du vin, je peux boire la goutte [26]. *(Rires)* On m'a dit que je peux, et c'est bon. Parce que si je suivais un traitement comme il faut, j'aurais regardé les gens et je n'aurais pas pu prendre un peu de vin, et j'aurais peut-être un peu mal au cœur. Mais, on m'a dit de prendre mes médicaments et de ne pas faire d'abus. Ça passe bien et puis je n'ai pas de soucis. Mon argent rentre à l'heure où il faut à la banque. Puisque la sécurité sociale me donne un petit peu, l'IRCANTEC aussi me donne un petit peu.

N'aviez-vous pas racheté vos années avant votre titularisation ?

Non. J'avais assez. 47 ans de service et j'étais perdante. Mais, il n'y a pas de problème. On me donne 3 virements par mois : IRCANTEC, Sécurité sociale et Martinique [27]. Puisque quand on travaille ici, c'est l'INRA en France qui te paye. Mais quand tu es à la retraite, c'est la Martinique qui te paye.

Êtes-vous propriétaire de votre maison ?

Oui, les deux. Et j'ai un petit loyer que j'encaisse à Roussel. J'ai un locataire dans une partie de la maison, pour qu'il n'y ait pas de partie inutilisée.

26 Rhum "sec".

27 Où est localisé le service des pensions du Trésor Public.



Photo : ©INRA

Transport de la canne à l'usine de Grosse Montagne.
Au premier plan, de droite à gauche : Henri Stehlé, Epiphane Custos, compagnon de Juliette et père de ses enfants. Il est mort jeune, d'un accident de mobylette.

Vous avez proposé d'aller nous montrer où passaient les ravines et les rivières sur le centre quand il n'y avait pas de pont. Traversiez-vous à pied à l'époque ?

Oui ! Avant, il n'y avait pas de ponts pour traverser la rivière en venant ici ou en repartant. C'était un petit dos-d'âne. Ça s'appelle un "cassis". C'était là où était madame Poitout pour donner à manger aux ouvriers. Il y avait une petite case à l'entrée du centre. Il n'y avait pas de chemin, c'était des petits sentiers.

Il n'y avait pas de cantine comme aujourd'hui ?

Ah non !

Madame Poitout préparait des casse-croûte qu'elle vendait ?

Oui, des casse-croûte ! Du pain et de la morue frite, du poisson frit, ou des figues et de la banane, avec un court-bouillon de morue, de la morue rôtie ou du hareng saur ! *(Rires)*

Tous les agents qui travaillaient au centre venaient manger là ?

Oui ! C'était tout le monde en général qui achetait.

Même les responsables ?

Tout le monde !

Quels étaient les horaires de travail à cette époque-là ?

Eh bien il n'y avait pas d'heures fixes. On prenait le travail à environ 5h30 du matin ou à 8h.

Mais il faisait encore nuit à 5h du matin. Comment travailler dans les champs ?

Oui, mais il fallait se débrouiller pour arriver tôt pour couper la canne. Il y a ceux qui prenaient 2 chasses de canne [28], et si toi tu n'es pas encore arrivé, tu n'as pas d'endroit pour rentrer dans le champ pour travailler. Ton accès est barré, il faut aller couper une parcelle 200 m plus loin ou attendre quand la chasse est terminée pour attaquer une autre. Certains qui coupaient la canne habitaient sur le centre, mais nous on venait de loin. Alors il fallait venir à 5h30, parce qu'en arrivant, ceux qui habitent sur le terrain, ont déjà peut-être coupé 1 ou 2 chasses de canne et nous, nous n'en avons pas. Alors, coûte que coûte, il fallait venir à cette heure-là si nous voulions travailler et être payés. Mais quand il est entre 10h et 11h, on a déjà terminé parce qu'on a commencé tôt, c'est normal.

Travailliez-vous l'après-midi ?

Oui, si on veut toucher plus. On vous demande si vous pouvez venir parce qu'il y a un certain tonnage que l'usine doit réaliser, et il fallait le faire.

Quelle était l'usine qui traitait la canne ?

L'usine de Grosse-Montagne. Le centre faisait rentrer de l'argent comme ça !

Et à part la canne, que vendait le centre ?

Il y avait manioc, canne, banane, pomme de terre, tabac, haricot...

Et tout cela était vendu ?

Oui, c'était vendu. Il y avait des marchandes qui venaient de Capesterre pour le manioc et la malanga [29] et les autres légumes. C'était surtout madame Évariste qui venait acheter.

Qui était chargé de la vente ?

C'était Abel Calif pour les haricots et le tabac et c'était Arsène Poitout, pour la malanga, la pomme de terre, la madère, le chou et tout le reste. Moi aussi, j'ai fait partie de l'équipe de vente des produits de l'INRA sur le marché, parce qu'avant j'étais marchande de légumes. Florville Nébor conduisait la voiture et moi je vendais et il touchait sa part. Par contre, Augustine Mounien pesait. Nous allions toutes les deux vendre sur le marché Saint-Antoine.

Avez-vous des souvenirs sur des périodes difficiles comme les cyclones ?

Le cyclone... d'après moi c'était Hugo [30] mais c'est aussi en 66 qu'un cyclone nous a touchés...

Il s'agissait peut-être d'Inès ?

Inès, voilà ! Et il nous a vraiment touchés à l'INRA. On faisait du fromage de chèvre et il y avait des poules. Mais quand le cyclone est passé, il a brisé tout ça et on n'est pas retourné en

[28] Chasses de canne : parcelles à couper.

[29] Malanga : chou caraïbe *(Xanthosoma sagittifolium)*.

[30] Violent cyclone qui a ravagé la Guadeloupe et détruit de nombreuses installations du centre en 1989.

Alain Xandé, 2001.



Photo : ©INRA

arrière. On a continué, mais rien qu'avec les porcs, les chèvres ou les animaux comme ça. Tout a été emporté. Hugo était fort, mais Inès en 66 était fort aussi. Quand on était debout à certains endroits, on ne voyait pas l'INRA, là d'où avant on pouvait voir les bâtiments de l'INRA de loin (hauteurs de Prise d'eau), on ne voyait plus rien.

Comment cela se passe-t-il lors d'un cyclone ?

Avant le cyclone, il faut venir mettre tout en ordre. Parce qu'il faut respecter où on travaille. Pour fermer, pour retirer tout ce qui traîne, déplacer, et tout et tout. Et après on nous dit : "Rentrez chez vous, rentrez chez vous". Et le lendemain, après le cyclone, quand on déblaie le coin où l'on passe, il faut entrer pour repartir à zéro.

Y a-t-il déjà eu des blessés à l'INRA ?

Non, jamais. C'est rare les blessés. Mais rien que pour Hugo, quelqu'un s'est noyé à Basse-Terre. Mais c'était un étranger qui passait, on lui avait dit de ne pas sortir mais il y est allé et il est resté dans l'eau plusieurs jours avant d'être repêché. Mais quand on nous donne des consignes, on respecte. Il faut toujours recommencer à faire les serres, certains travaux, les canaux et tout. Mais il n'y a pas eu de blessés.

Changeons de sujet. Que représente l'INRA pour la Guadeloupe, d'après vous ?

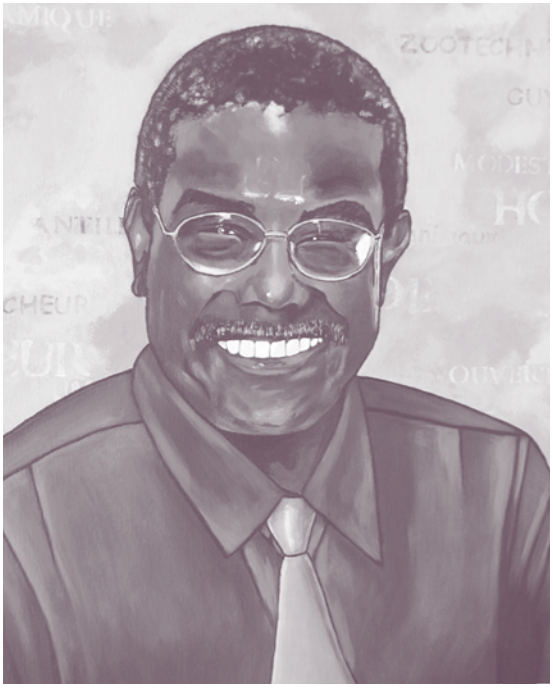
Alors, moi j'ai trouvé que l'INRA pour la Guadeloupe c'est une bonne chose. Parce qu'il y a beaucoup de jeunes, qui sortent du lycée et d'autres écoles, qui viennent ici se former au lieu d'aller en métropole. Alors je trouve que c'est une bonne chose.

L'INRA a-t-il sa place en Guadeloupe pour former les jeunes vers la recherche ?

Oui, pour la jeunesse.

Pour l'agriculture aussi ?

Oui, oui ! Ah, j'ai retrouvé le nom du monsieur de métropole : Gérard Doussinault. Il est venu travailler sur l'herbe de Guinée et si vous voyiez comment ce monsieur arrachait les plantes avec sa bêche, mettait le panier sur son dos, enjambait les fossés, les fourmis mordaient ce monsieur *(Rires)*. Il était bien aussi. Il y a tant de personnes qui sont déjà passées à l'INRA de Guadeloupe : Bernard Digat, Jean Fougerouze, Didier Rufer...



Directeur de la station de recherches zootechniques du 01/05/1988 au 30/11/1995 puis président du centre CRAG du 01/12/1995 au 31/12/2004. Délégué inter-régional pour l'INRA en Guadeloupe, Martinique, Guyane du 01/10/1997 au 31/12/2004.

Portrait d'Alain Xandé réalisé en sa mémoire par un agent du centre INRA Antilles-Guyane qui souhaite rester anonyme.

Avez-vous connu Alain Xandé ?

Mon Dieu, il était comme mon frère ! Le jour de sa mort, ça m'a beaucoup blessée. Ça faisait cinq minutes que j'étais passée à Versailles à côté de Petit-Bourg, et je m'assois pour manger. J'entends l'ambulance et les pompiers. Je dis *(en créole)* : *Ki moun-la ki lésé vi ay-la a versail-la* ? [Qui est-ce qui a laissé sa vie à Versailles comme ça ?] Dix secondes après, le téléphone sonne. Je réponds. C'est Madelina [31]. Elle n'arrive pas à parler. Elle me dit : *Juliette, l'accident qui vient de se faire-là, c'est monsieur Xandé*. Je dis : *Ah ! Xandé ! Xandé est mort !* Alors, j'ai dit à Madelina *: Je peux le dire aux gens ?* Elle m'a dit oui. Quand, j'appelle les gens, on me dit : *Où as-tu appris ça ?* J'ai dit : *Si on ne m'avait pas dit de faire circuler la nouvelle, je n'aurais rien dit. Mais Xandé, il est mort.* Ah ! C'était un bel homme ! Il est mort quatre jours après ma sœur.

Alain Xandé avait fait beaucoup pour le centre ?

Oui, beaucoup de choses ! Je le connais mais je n'ai pas travaillé avec lui. Je sais qu'il a défendu beaucoup de choses. Quand il y avait des réunions, il montrait qu'il voulait réaliser des choses : élever des vaches laitières à Gardel et produire du lait, développer la coopération avec la Caraïbe...

[31] Madrina Girard dite Madelina.



Photo : ©INRA

Le pont après le cyclone "Inès" de 1966.

Juliette dans son jardin.



Photo : ©INRA - Gérard Hostache

Avez-vous des souvenirs lorsque la direction générale venait de métropole pour visiter le centre ?

Oui, j'ai vu passer beaucoup de grands chefs. J'ai aussi entendu parler de réceptions, mais je n'ai jamais été invitée. Alors avant qu'ils arrivent, il fallait tout mettre en ordre pour faire croire que les choses marchaient très bien à l'INRA, mais quand ils repartent, le centre est toujours pareil. Quand ils sont là, tout est parfait, il ne manque rien ! *(Rire ironique)* Et pourtant, il manquait beaucoup de choses. Et quand ils sont partis, tout est déjà sens dessus dessous ! Quand ils viennent, c'est à l'endroit, et quand ils partent, c'est déjà à l'envers ! Je dis la vérité ! Mais on peut toujours changer certaines choses, si les jeunes qui sont à l'INRA le veulent. De mon côté, dans ma pensée, et je ne suis pas la seule, il n'y aura bientôt plus d'INRA. On laisse trop aller les choses !

Votre analyse est assez sévère ! Auriez-vous des craintes pour l'avenir de l'INRA ?

L'INRA en Guadeloupe n'est pas sur la bonne pente ! Et je ne suis pas la seule à avoir déjà vu ça ! Et il faut dire les choses clairement. Et vous savez, quand je suis partie à la retraite, j'ai dit : *Je vais vous laisser un petit message*. J'ai dit : *Conseils à donner aux jeunes : renouveler l'INRA, faire revivre l'INRA, mais ne pas faire crever l'INRA*. Certains m'ont dit que c'était bien, d'autres ont désapprouvé en disant : *(en créole) Sé sa i ka prévwa*. Aujourd'hui, je ne sais pas ce qu'il reste de l'INRA d'avant. Les personnes qui voulaient que l'INRA avance encore, ces gens-là sont déjà partis. Il n'en reste pas beaucoup qui veulent voir avancer l'INRA. Je crois que beaucoup sont à l'INRA sans plus, pour être fonctionnaire. La paye rentre, on n'a pas besoin d'autre chose. Si je vous ai dit cela, c'est la vérité, je sais ce que je dis. Je suis née ici, et avant de travailler à l'INRA, je venais vendre des légumes avec une dame, voir comment tout ça se passe. Et quand j'y suis entrée à l'INRA, j'ai bien vu. C'était la canne et tout ça, mais c'était des travailleurs aussi, mais maintenant tout le monde est fonctionnaire. Si avant, on faisait une certaine quantité de travail, maintenant on en fait moins

Nous touchons à la fin de cet entretien. Avez-vous eu plaisir à faire cet exercice-là ?

Oui ! Je l'ai fait par hasard parce que lorsque je suis venue un jour sur le centre pour des papiers, j'avais rencontré madame Danielle Celestine-Myrtil-Marlin [32], un jour où il y avait un déjeuner et je lui avais donné ma fiche de carrière. Comme elle est entrée à l'INRA quelques mois avant le décès d'Alain Xandé, j'étais contente de voir qu'elle était revenue vers nous, parce qu'elle avait déjà travaillé ici. Alors, je lui ai amené mes papiers pour faire voir qu'avant Henri Stehlé, c'était un tel et un tel. C'est écrit. Il y avait madame Madrina Girard, qui avait cette habitation sur le domaine de Duclos, et après il y avait monsieur Thomas Chow, après monsieur Haïkel, et c'est après Haïkel qu'est venu Henri Stehlé et l'INRA. Et j'ai mis ce que j'ai fait quand je suis rentrée à l'INRA, mon âge... Et je crois que c'est à la suite de ça que Gérard Hostache m'a appelé pour relater l'histoire de l'INRA et j'ai dit : *Y a pas de problème !* Il m'a envoyé des documents, pour faire voir aussi les noms des autres témoins. J'ai dit : *Ça m'intéresse !* Mais après le premier instant, j'ai dit que je ne sais pas tellement lire et écrire, je n'ai pas tellement d'orthographe ! Ils m'ont dit : *Non, c'est pour parler, pour enregistrer sur cassette*. Alors j'ai dit : *Y a pas de problème !*

32 Présidente du centre en exercice depuis 2005.

ITEMS Antilles-Guyane • domaine de Duclos • Petit Bourg • Basse-Terre • Grande-terre • ferme de May • URPV amélioration des plantes • Henri Stéhlé • Guy Anaïs • Alain Kermarrec • Emmanuel Salmon-Legagneur • Alan Xandé • canne à sucre • pois d'Angole • igname madère • pangola • herbe de Guinée • allergie • pesticides • femme de ménage • ADAS • plantes maraîchères • plantes médicinales • cultures tropicales • carapate • créole • cyclone • syndicat